

*L'historien.*

Reléguer ce pharmacien épris des choses du passé parmi les amateurs d'histoire et lui dénier toute valeur serait lui faire un tort suprêmement injustifié. Tout d'abord, il est un fait que Jean-Pierre Brimmeyr est le seul, parmi les auteurs des monographies innombrables sur telle partie de l'histoire d'Echternach ou telle autre, à s'attaquer à l'ensemble. En effet, il nous présente son travail en tant que somme des événements mémorables depuis Irmine jusqu'à la suppression de l'abbaye en 1795. Nul autre n'en a fait autant.

Certes, sa manière d'interpréter les faits est celle des historiens d'il y a cent ans. Le juger d'après les méthodes en vigueur actuellement n'est pas de bonne guerre. Aussi, en le lisant, on fait bien d'user de circonspection quant à ses inductions, mais son mérite consiste surtout à présenter les faits sur lesquels l'historien moderne est appelé à établir ses propres vues. Il n'est pas permis d'ignorer son ouvrage à quiconque s'occupe de l'histoire de la ville et du couvent d'Echternach ; on n'a qu'à analyser ses données en les faisant passer par le crible des méthodes modernes. Accordons-lui le mérite d'avoir en toute circonstance appuyé ses thèses sur la foi de ses sources religieusement réunies dans son Cartulaire d'Echternach. On n'en peut pas dire autant de tous ceux qui, autour de 1850, avaient monopolisé l'histoire nationale et locale. Incontestablement, la précision dont il ne pouvait se passer dans sa profession, constituait un appoint précieux pour ce pharmacien égaré parmi les historiens, et dans les rangs desquels il occupe une place d'honneur.

Une monographie limitée comme la présente ne supporte pas un examen détaillé de son ouvrage principal, qui est l'Histoire d'Echternach. Relevons pourtant à titre documentaire sa manière d'envisager la nature. Il se place sur un point de vue purement utilitaire ; tout au plus se rallie-t-il à la conception classique « de la nature asservie à la raison, pliée à la volonté de l'homme pour son agrément ou son utilité ; les jardins « à la française » avec arbres géométriques seront l'expression . . . de cette tendance. » (12)

Dressant le tableau des environs d'Echternach, Brimmeyr ne trouve aucun mot d'admiration ni même d'approbation pour les hauteurs boisées d'où dévalent des sources d'eau. Au contraire ; il déplore que l'homme se voit pour ainsi dire exclu de la région des rochers. *Hucusque nec plus ultra*, écrit-il. Il n'a que du mépris pour la « sentimentale Anschauungsweise » et il s'y dérobe volontiers. Fidèle aux classiques, il revoit avec délices, à une distance de 60 ans, le jardin de sa mère dont elle tirait profit, où il y avait des plates-bandes de fleurs dont les semences étaient venues d'Orval. Il se souvient d'un figuier dont les fruits étaient « amères comme le diable ». Une plantation de sapins, essence plutôt rare dans le pays à l'époque de sa jeunesse, accapare son enthousiasme. « Ailleurs, écrit-il, le bois était sauvage ». Le ruisseau tout près l'intéresse, parce qu'il grouillait de poissons et d'écrevisses. Il est épris de l'idéal paysagiste réussi dans les Jardins de